

Ecrivains
d'aujourd'hui

Atelier, 18 Avril 42

ANDRÉ

CONCLUSION

GIDE insistait à propos des *Caves* : « Soient, écrits, je n'ai jusqu'à présent écrit que des livres critiques — ou critiques de vous autres — dont, sans doute, vous le direz ». Pourtant, en 1919, il donnait encore un récit, *La symphonie pastorale*, critique du mensonge à soi-même, du bonheur en de l'ignorance qui se révèle impossible. Le sujet, traité de trois points de vue : le pasteur, Jacques son fils, Gertrude l'aveugle, se corse de la confrontation du catholicisme et du protestantisme. Enfin avec *Corydon* (1924) l'artiste ose aborder le problème de la sexualité, atténuer l'opinion générale. C'est un travail sérieux de médecin, de naturaliste, de moraliste, de sociologue et d'historien. Gide a débatté longtemps avant de livrer cette étude de caractère scientifique qui explique toute son attitude devant la vie. *Seul et l'imoraliste* avaient déjà soulevé la question, cette fois le problème se trouve posé naturellement, honnêtement, sans hypocrisie. Et si le grain ne meurt apporte, avec le récit de son adolescence, le point de vue personnel. Gide écrit à ce propos : « l'essentiel que mieux vaut encore être haï pour ce que l'on est, qu'aimé pour ce que l'on n'est pas. Ce dont j'ai le plus souffert durant ma vie, je crois bien que c'est le mensonge... Je crois que tout ce qui est

vrai peut instruire ». Nous avons déjà parlé de ce livre qui dépasse en authenticité les *Confessions* de [..]; Rousseau, mais il faut signaler qu'édulcoré et revu par l'auteur, il devient un des meilleurs livres de souvenirs d'enfance et de jeunesse, gardant la perfection du *Livre de mon ami*, la franchise de *Jean le Bleu*.

Vers cette époque Gide donne d'importantes études sur Poul Valéry, sur *L'avenir de l'Europe* où l'on lit ces lignes écrites en 1923 : « Lorsqu'on parle aujourd'hui de civilisation occidentale, ce n'est pas tel pays en particulier, mais l'Europe entière qu'il s'agit de considérer », et celles-ci : « Le véritable esprit européen s'oppose à l'infatuation isolante du nationalisme, il s'oppose également à cette dépersonnalisation que voudrait l'internationalisme ! Je l'ai dit maintes fois et depuis bien longtemps déjà : c'est en étant le plus particulier qu'on sert le mieux l'intérêt le plus général, et ceci est vrai pour les pays aussi bien que pour les individus. Mais cette vérité doit être fortifiée par la suivante : c'est en se renonçant qu'on se retrouve ». Une série de conférences sur Dostoïewsky éclaire d'une manière pénétrante l'œuvre du grand auteur russe, aussi bien que par ailleurs celle de Gide. En 1925, paraît le roman des *Feux*

mensageurs, sur le chantier depuis juin 1919, et qui répond bien à ce que l'auteur pensait déjà en 1910 : « Le roman, tel que je le reconnais ou l'imagine, comporte une diversité de points de vue, soumise à la diversité des personnages qu'il met en scène ; c'est par essence une œuvre déconcentrée ». Dans cet ouvrage complexe, objectif, sorte de roman pur, riche de méditation, Gide ne réussit pourtant pas à se détacher de lui-même et il utilise pour défendre ses théories sur l'œuvre d'art et ses idées sur la vie, le procédé du journal tenu par Edouard, personnage central. La vie y est analysée sous tous les aspects : des figures symboliques ou adieuces s'en détachent. Gide est arrivé à la maîtrise de tous ses moyens. Et cette puissante œuvre d'art a eu de nombreuses répercussions sur la littérature contemporaine. *Le Journal des feux mensageurs*, paru en 1927, nous renseigne sur le travail intérieur qui accompagne chez l'écrivain l'élaboration et la gestation de son œuvre.

Le voyage au Congo (1927), complété par *Le retour du Tchad* (1928), attaque de front la question coloniale, bien qu'il ne s'agisse que de la publication des carnets de route, du journal, tenus par Gide, au jour le jour, pendant un voyage d'un an à travers notre A. E. F. La lecture de ces volumes,

captivante et émouvante à la fois, nous tire de nous-mêmes, révèle en nous le désir de l'inconnu, d'autres mondes. Très calmement, Gide y dénonce aussi les préjugés et les vues fautes des blancs sur les indigènes, et surtout l'exploitation éhontée des noirs par certaines grandes compagnies concessionnaires (spécialement la compagnie forestière Sangha-Gabon-Gui) et cela malgré les efforts d'une administration malheureusement insuffisante. Une longue polémique, des débats politiques obligeront l'écrivain à préciser sa pensée. Il dira : « Le mal dont je m'occupe ici empêche le progrès d'un peuple et d'un pays ; il ruine une contrée pour le profit de quelques-uns ».

Gide revient au récit avec *l'École des femmes* (1929), qui sera suivie de *Robert* (1930), et de *Geneviève* (1937). Dans ces ouvrages d'une force sobre et harmonieuse, il se préoccupe à nouveau de problèmes psychologiques. Sa peinture de Robert, nouveau Tartufo, est d'une sûreté et d'une habileté de grand classique, mais Gide est moins à l'aise quand il peint les âmes féminines et son analyse reste alors un peu conventionnelle. (*Geneviève* est un livre déplaçant et raté). La tragédie d'*OEdipe* (1931) montre l'auteur attiré par les questions sociales. Gide modernise le thème traité par Sophocle auquel il laisse tout le succès de son œuvre pour en tirer

GIDE

par
Max Brunher

ner, lui, des considérations nouvelles, inclinées par le souci généreux des problèmes de la condition humaine.

En 1931, Gide donne, dans son *Journal*, son adhésion à la cause du communisme et de l'U. R. S. S., adhésion qu'il rendra publique en 1932. Ce n'est pas sans répugnance d'ailleurs qu'il participera à des manifestations politiques et il a besoin pour justifier sa position vis-à-vis de lui-même, d'y voir un élargissement de la morale chrétienne des Évangiles. Les *Nouvelles narratives*, publiées en 1935, se ressentent de cette orientation, bien qu'une grosse partie en soit écrite depuis 1920. A cette date, il affirmait déjà : « Il y a sur terre de telles immensités de misère, de détresse, de gêne et d'horreur, que l'homme heureux n'y peut songer sans prendre honte de son bonheur ». Le poétique livre de *Paraphrase* (1934) se penche aussi sur la détresse des hommes. Mais vite Gide est gêné par l'orthodoxie communiste. Et toujours soucieux de vérité et de sincérité, il publie courageusement après un voyage en Russie soviétique son *Retour de l'U. R. S. S.* (1930) et ses *Retenues au Retour de l'U. R. S. S.* (1937). Ces deux petits livres font l'effet de pavés dans la mare. Il n'y a pas de paradis soviétique, mais seulement une dictature de la bureaucratie, une exploitation des

hommes par une nouvelle caste de privilégiés, un monde de bourreaux, de profiteurs et de victimes. Enfin il ne faut pas oublier quelques remarquables traductions de Shakespeare (*Antoine et Cléopâtre*), de Conrad (*Typhon*), de Rabindranath Tagore, de Walt Whitman et de William Blake aussi superbement écrites que les œuvres personnelles de l'écrivain.

Telle se présente cette œuvre monumentale, étonnamment dispersée et toujours scrupuleuse. N'en déplaise à Yves Candon, sévère pour le style de Gide, cette œuvre domine notre littérature contemporaine non seulement par la loyauté et la richesse de la pensée, l'ampleur de la culture, mais aussi par la perfection classique de la composition et du style.

Gide s'en explique longuement dans son *Journal*. Écrivain-ré, il rejette tout ce qui est inutile surchargé, ce qui est manie de styliste, il se contente de l'essentiel, cherchant une expression débouillie, aisée, naturelle et harmonieuse. Son style changeant avec les époques, reflète leurs esthétiques différentes, mais reste personnel, pur, simple et musical par sa seule qualité intérieure. Maître probeur, Gide est le grand écrivain classique de notre époque. Et c'est ce qui fait qu'il est pour le grand public aussi difficile d'accès que nos grands

classiques du passé. Il n'y a chez lui aucune concession à la mode, à la facilité. Les principaux défauts de son œuvre, malgré sa ferveur, sont peut-être de manquer de cette chaleur humaine directe qu'on sent figée dans l'œuvre d'art, de rester toujours un peu sèche et intellectuelle, de ne pouvoir se dégager d'une certaine préciosité. Lui-même a senti le danger de cette préciosité : « au point qu'il me semble qu'elle paraîtra la marque distinctive de notre époque », dira-t-il dans une lettre. A son avis, un seul grand écrivain moderne échappa à ce reproche : R.-M. du Gard.

Il n'est pas question d'approuver ou de condamner les idées de Gide. Il nous suffit d'exposer loyalement son œuvre, d'en souligner la signification et la portée et non de prendre parti. Lui-même a indiqué la valeur de son mes-

L'HOMME DE LA SEMAINE



Une composition d'Augsbourg lors de la parution des « Nouvelles narratives ».

sage : « L'influence que j'ai pu souhaiter est toute émanicipatrice ; c'est d'encourager chacun dans ses sons, et de différer de moi le plus possible ». Cet homme qui a la maladie de l'écriture, par sa constante probité intellectuelle rappelle celui dont parle l'évangile : « Un homme en qui l'on ne pouvait trouver de fraude ». N'oublions pas cette remarque de Gide : « Dans un monde où chacun se grime, c'est le visage nu qui paraît fardé ». A la fois timide et orgueilleux, gardant toujours le sens de la vertu et de la mesure, cet artiste poursuit dans son œuvre un idéal de sagesse et de noblesse humaine. Il faudrait modifier pour lui la définition du mot humaniste, y englober ce qui est intérêt pour toutes les formes et manifestations de la vie, tout ce qui est effort pour le perfectionnement de l'homme.